

Zeitschrift: Bulletin de la Société des Études de Lettres
Herausgeber: Société des Études de Lettres
Band: 10 (1935-1937)
Heft: 26

Rubrik: Comptes rendus

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

On approuve les comptes, en déplorant la baisse de fortune amenée par la crise. On réélit le comité, à l'exception de M^{me} Taillens et de M. Roth, démissionnaires, que le président remercie de leur collaboration dévouée. L'Assemblée désigne, pour les remplacer, Mlle L. Virieux et M. Chevallaz, étudiant, proposé par ses camarades. Mlle M. Rouffy est nommée suppléante à la commission de vérification des comptes. Et l'assemblée approuve le programme de travail que lui présente le comité pour l'an prochain.

La visite du Musée, si heureusement aménagé, intéressa beaucoup les participants. Au cours du déjeuner en commun, M. Schrantz, syndic, adresse à la Société d'aimables paroles.

On reprend l'autocar. L'abbaye de Bonmont, enfoncée dans les arbres au pied de la Dôle, fut une véritable révélation, tant par ses nobles proportions que par l'étendue du beau paysage qu'elle domine. Un court arrêt permit d'admirer la charmante église de Commugny restaurée avec goût. Enfin, ce fut Coppet ; chacun parcourut avec un vif intérêt ces beaux lieux où règne encore Corinne.

Le retour, dans une lumière dorée, fut un peu rapide au gré des membres, qui auraient souhaité voir se prolonger cette journée parfaite, et si riche en plaisirs délicats.

COMPTES RENDUS

Conférence publique

M. F. Roger-Cornaz, *D. H. Lawrence* (13 mai 1935).

Après tant d'années de silence, M. F. Roger-Cornaz réapparaît tout à coup devant un public très lausannois, à la Salle du Conservatoire. Et c'est pour parler du grand romancier anglais qu'il a traduit, de ce *Lady Chatterley's Lover* au succès si formidable, et si équivoque...

M. F. Roger-Cornaz n'a rien perdu de sa jeune élégance. Avec son goût distingué et impertinent d'autrefois, avec toute sa sûreté de critique, il dit d'abord ses raisons d'avoir traduit un tel livre ; un brin de snobisme littéraire de l'espèce *Nouvelle Revue Française*, un malin désir « de faire pleurer les anges puritains de son enfance », mais surtout une immense admiration pour son auteur, pour les prestiges incantatoires de cette phrase, et pour la qualité de ce génie.

Il se défend d'ailleurs de venir ajouter quoi que ce soit aux commérages « d'amis » que la mort précoce de Lawrence suscita autour de cette brusque entrée dans la gloire. En fait de scandale, M. F. Roger-Cornaz ne voudrait discuter que celui d'une célébrité si étrangement fondée sur l'incompréhension de la foule. Le romancier anglais se voit aujourd'hui secrètement lu et publiquement décrié pour les raisons qui l'eussent le plus offensé. On l'afflige de la réputation qu'il eût le plus haïe, — celle d'être un auteur polisson. Ni polisson, ni libertin, ni obscène, ni immoral, — Lawrence est simplement un écrivain dont l'audace a consisté à étudier littérairement un sujet qui ne saurait pourtant demeurer réservé, comme chasse gardée, à la seule science...

Son *Lady Chatterley's Lover* ne doit même pas être envisagé, assure M. F. Roger-Cornaz, comme une erreur d'artiste. Ce livre ne diffère d'aucun de ceux qu'il a écrits, et qui donnent tous de l'amour la même originale et émouvante image. C'est partout le même respect de l'amour physique, et la même véhémence et grave façon d'en parler. Et peu importe que Lawrence ait tiré cette matière d'art de son expérience personnelle d'homme toujours insatisfait. Les petites aventures de sa vie ne comptent que dans la mesure où le fécond, l'heureux artiste qu'il était a su faire « saigner dans ses livres le sang de sa chair ». C'est dans la chair que toute son œuvre fonde la solide base des sentiments forts. « Spiritualiser » les sentiments, c'était à ses yeux leur ôter toute énergie. Il a cherché à évoquer la palpitation même de l'amour physique, la puissance de l'attrait des sexes, l'envahissement

des êtres par le désir victorieux de toute morale. Il s'est fait le poète du corps — de ce corps que le sport tente de soumettre à la volonté comme un esclave, et qu'il a montré au contraire vivant pour lui-même, éprouvant la vie avant l'esprit, connaissant les vraies émotions, que l'esprit ensuite peut seulement reconnaître.

Ce sens de l'amour physique, Lawrence en a fait quelque chose de sacré. Plein de mépris pour l'amour « libre », et même pour le mariage protestant, hostile à la forme égoïste et désespérée de l'amour racinien et proustien, — il a considéré ce sentiment comme une sorte de sacrement catholique, d'union paradisiaque et primitive, profondément mêlée à la vie universelle et à la gravitation des mondes. Il a rêvé d'un âge d'or, à la Rousseau, et naïvement tenté de le recréer dans une Salente du Nouveau-Mexique. Révolutionnaire et chimérique, — avec toutes sortes de tendresses d'ailleurs pour les jolies choses qu'elle a créés, et le regret de ses aristocratiques élégances évanouies, il a rejeté notre civilisation.

Personne donc ne méritait moins que lui « d'être livré, comme un martyr » aux bêtes publiques de la pudibonderie et de la luxure. Il fut avant tout, par dessus tout, un romancier, — et doué plus encore que du don de la vie, de celui de la « vraisemblance », du don royal de créer un univers à lui, des paysages, des personnages, symboliques mais de chair et de sang, une atmosphère et un climat, — toute une humanité nouvelle, et qui n'est pas près de mourir.

Colloque de philosophie

M. Ph. de Vargas, professeur à Pékin : *De l'influence de la Chine sur l'esprit philosophique au 18^{me} siècle* (23 février 1934).

Cette question nous a valu une belle étude à la trame complexe, faite d'éléments très divers, politiques, religieux et philosophiques.

Si la France de Louis XV en vient à se préoccuper de la Chine, c'est essentiellement qu'elle y voit un moyen de nuire

aux Jésuites. N'ayant pu s'entendre avec eux, M^{me} de Pompadour a résolu leur perte et Choiseul, voulant plaire à la favorite, pousse le roi à exiger de Rome la suppression de l'Ordre. Pour l'obtenir, il faut au moins des prétextes ; la Chine en fournira : une controverse, vieille de cent ans, accusait les Pères de laisser les convertis manifester leur piété sous des formes sentant l'idolâtrie.

Les griefs d'une favorite et l'ambition d'un ministre suffisent à ranimer la querelle ; bien vite, l'opinion publique remonte à son origine et les discussions dogmatiques du siècle précédent reprennent tout l'attrait de la nouveauté. Pascal est le saint du moment ; n'a-t-il pas affirmé que « l'esprit de la Société n'est pas celui de la sévérité chrétienne ? » On relit la V^{me} Provinciale. Au 18^e siècle, ces attaques sont plus que jamais hors de saison, mais certains esprits restent à tort persuadés du bien-fondé des accusations portées contre les méthodes des Jésuites qui auraient, disait-on, sacrifié la pureté du dogme au grand désir de sauvegarder à tout prix l'avenir chrétien de l'immense Empire.

A côté des défenseurs de l'intransigeance doctrinale, d'autres s'intéressent à la Chine, pour des motifs bien différents : ce sont les philosophes rationalistes, Voltaire à leur tête. Ici encore, les Jésuites ont un rôle : pour plaider la cause de leurs grandes entreprises apostoliques en Extrême-Orient, ils croient devoir montrer toute la valeur des âmes à gagner là-bas. Cette propagande se développe à partir de 1702 dans des recueils de Lettres édifiantes que publie la Compagnie. On y peint « un empereur accueillant aux missionnaires, vigilant pour ses sujets, favorisant l'agriculture et récompensant la vertu ». Confucius devient « un saint homme ». On cite des traits de miséricorde qu'inspirent aux infidèles la raison et le sentiment naturel. Ainsi les mots d'ordre que murmure la philosophie du 18^{me} siècle reçoivent un encouragement, non pas bien sûr de la doctrine de la Compagnie, mais de l'expression que ses missionnaires donnent à leurs sentiments sur la nature humaine, telle qu'ils l'observent

à l'égard des Chinois. Ces récits, vantant la morale admirable d'un peuple qui n'a pas eu la Révélation chrétienne, deviennent, entre les mains des Encyclopédistes, une arme redoutable qui porte de grands coups aux enseignements de l'Eglise.

On a beau voir dans les Jésuites des héros de l'apostolat chrétien, admirer leur foi d'une qualité très haute, leur bel élan missionnaire, resté l'un des plus féconds de la Chine actuelle, il faut reconnaître que l'extrême indulgence de leurs jugements renforçait un courant qui tendait à submerger la pensée chrétienne.

Histoire aux traits énigmatiques, difficiles à interpréter : des croyants qui dans leur assurance doctrinale, affrontent pour la Foi tous les périls... une charité qui incline à la tolérance et dicte des pages trop humaines dont s'emparent les incrédules pour ébranler le fondement de l'autel et diriger la pensée vers un Etre suprême, sans exigences et sans précision.

Telle est l'histoire que M. de Vargas esquisse avec une grande sûreté de lignes, dessinant un contour sans rien enlever à l'ombre qui le cerne, précisant une question sans rien ôter au mystère qui l'estompe, nuancant les valeurs sans jamais les durcir ou les opposer.

R. V.

Conférences de mise au point

G. Méautis, professeur à l'Université de Neuchâtel : *Sports antiques et sports modernes* (16 mars 1935).

Les Grecs attribuaient aux dieux tout ce qui porte l'homme à se dépasser. Aussi consacrèrent-ils le sport à Héraklès et à Zeus lui-même, et placèrent-ils dans la terre heureuse d'Hyperborée l'origine des oliviers d'Olympie, cité des sports.

Ils connurent au reste presque tous les jeux modernes, et les pratiquèrent à peu près comme nous. Mais, au début tout au moins, ils surent se préserver du fléau de la spécialisation. Ils ne concevaient que l'athlète complet, « le plus beau de

tous », selon Aristote. Leur concours — le pentathle — comprenait toujours cinq épreuves :

1^o Dans le *saut*, ils tenaient plus que nous au style et à l'élégance : l'homme portait aux mains des haltères, qui rendaient l'allure plus égale, et faisaient sauter plus loin. Les peintures de vases notent les empreintes régulières des deux pieds sur le sable, et marquent d'une façon que le ralenti du cinéma moderne révèle merveilleusement juste la position des deux bras en avant au départ, soudain projetés en arrière au moment du saut.

2^o La *course*, déjà, était de deux sortes : *diaulos* (deux fois le stade), qui était une épreuve de vitesse, — et le *δόλιχος*, une épreuve d'endurance et de fond (4 km.). Ici encore les peintures de vases marquent fort bien les différences de styles : dans la course de vitesse, l'homme fait de grands mouvements de bras, tandis qu'il tient la tête bien droite et les poings près du corps pour la course de fond.

3^o On lançait le *disque* moins grossièrement dans l'antiquité qu'à notre époque, qui envisage exclusivement le maximum de distance, et le record. Il fallait, chez les Grecs, que le disque atteignît un but.

4^o Le lancement de la *javeline* était un exercice militaire. Pour en doubler la portée, on tenait l'arme par une lanière (*l'ammentum*).

5^o L'épreuve de *lutte* était également plus sévère que la nôtre. Pour être vainqueur (*τριακτής*), il fallait avoir fait toucher trois fois le sol à l'adversaire. Les Grecs connaissaient d'ailleurs toutes nos prises et toutes nos parades, — les bas-reliefs le montrent remarquablement, l'un d'entre eux surtout, qui décrit une leçon où l'un des lutteurs reste passif, sans gestes, attendant pour se défendre l'ordre du professeur.

Tous ces exercices, à la différence de notre gymnastique, demeuraient individuels. Ils donnaient le sens de la rivalité utile, apprenaient à perdre et à gagner, sans rancune et sans

orgueil. Et l'on y maintenait une forte discipline : l'arbitre frappait les tricheurs d'un bâton fourchu, et l'on rouait de coups celui qui partait avant le signal d'ἔπιτε.

Comme aujourd'hui, le plus courant de ces jeux était la lutte. Sous sa forme la plus brutale, elle se nommait *pancrace*, et cherchait la défaite de l'adversaire par tous les moyens, fût-ce la désarticulation. La boxe se pratiqua jusqu'au V^{me} siècle avec des gants tendres, — et avec des gants durs jusqu'à l'époque romaine. On usa dès lors de ce gant blindé qu'est le *ceste*, vrai coup de poing américain. Et ce fut la basse-époque de ce sport, qui devint exhibitionniste et violent. Une statue des Thermes, fort réaliste, montre un boxeur poids lourd aux cuisses en colonnes, aux oreilles en choux-fleurs et au visage de brute — une vraie masse de chair dure et informe. Et l'on voit sur des mosaïques, comme sur de modernes prospectus, de mornes têtes de professionnels.

Le beau temps de la lutte fut donc le V^{me} siècle, où chacun se voulait le meilleur et le plus beau, pour être le plus utile à sa famille, comme à sa religion et à son pays. L'αἰδώς, le sens de l'honneur, inspire toute l'activité. Le fort aurait honte d'abuser de sa force.

La décadence vint de la spécialisation, de la chasse au record, en un mot du professionnalisme, qui créa deux espèces de citoyens, — les « matcheurs », et les assistants. On trie les champions, on les achète, on triche sur leur origine. On les ramène en triomphe dans la ville (εἰσελαστικοί), on les paie follement (16.000 drachmes à l'un d'eux pour deux victoires). Organisés en syndicats, les lutteurs, jaloux de leurs privilèges, soignent leur publicité, et s'annoncent sans vergogne comme παράδοξοί, — formidables ! A l'époque romaine, le sport n'est plus qu'une carrière fructueuse pour les plus grossiers. Euripide, déjà, dit que la pire race est celle des athlètes. Et Galien leur dénie toute part aux bénédictions de l'esprit. Ils ne possèdent plus, d'ailleurs, ni santé, ni endurance. Et au III^e siècle après J.-C., le cirque est plein d'athlètes incapables d'être des soldats.

L'athlète du V^{me} siècle est équilibré et viril. Celui de la décadence romaine est un paquet de muscles sans beauté, avec une tête sans intelligence.

La leçon de M. Méautis, illustrée de très belles reproductions d'antiques en constant parallèle avec des photos de sport moderne, éclairait donc d'une lumière fort nette une question qui ne manque pas, hélas, d'actualité.

Rapport de la Commission des archives gramophoniques des patois vaudois

Comme nous l'annoncions dans notre rapport d'octobre 1934, nous avons, en reprenant notre activité, fait faire de nouveaux enregistrements des spécimens de patois enregistrés une première fois en septembre 1932, mais dont il avait été impossible d'obtenir de bons disques. Ce travail a exigé plusieurs mois. Il a pu être mené à chef grâce à la bonne volonté de nos informateurs, à l'habileté technique et à la patience de M. Schwind, ainsi qu'au dévouement des membres de la commission. La plupart de nos patoisants vinrent se faire enregistrer au studio de la rue Haldimand. M. P. Dufour nous rendit le grand service de nous emmener en auto avec M. Schwind, son assistant et ses appareils, à Orbe et Montagny pour y enregistrer les morceaux de deux vieillards que leur état de santé empêchait de se déplacer. Depuis l'automne 1932, deux de nos patoisants étaient malheureusement morts. De l'un, M. Aloys Duboux, de Grandvaux, nous possédions un disque médiocre de mai 1934. On a pu en tirer des copies bien meilleures que l'original. Par contre de M. Constant Héritier, de Thierrens, il n'existe que la cire de 1932, conservée aux archives de Vienne. Nous en avons demandé le prêt pour en tirer des copies. Mais l'envoi et la reproduction des cires se heurtent encore à de grosses difficultés. A cette seule exception près, nous possédons main-

tenant en deux exemplaires — un troisième se trouve à Zurich — de bons disques de tous les spécimens de patois préparés en 1932. C'est ainsi que nous avons : pour le pied du Jura, des disques de MM. Jules Coindet (Chavannes-des-Bois), Henri Besson-Malherbe (Berolle), Auguste Rose (Ballaigue), Daniel Kénoff (Montagny sur Yverdon) ; pour la région de la Venoge et de l'Orbe, de MM. Henri Dony (Bioley-Orjulaz), Henri Borgeaud (Penthalaz), Edouard Rosset (Oulens), Alfred Malherbe (Chavornay) ; pour le Jorat, de MM. Jules Cordey et Charles Cordey-Rouge (Savigny), † Constant Pasche (Servion) ; pour le Vully, de M. Henri Gentizon-Bessard (Constantine) ; pour la Broye, de Mme Eugénie Ganière (Brenles sur Moudon) et de MM. Henri Manigley (Les Tavernes sur Oron), Adrien Barbey (Granges-Marnand) et Louis Goumaz (Sedeilles) ; pour Lavaux, de † M. Aloys Duboux (Grandvaux).

Ce premier travail terminé, nous nous sommes préoccupés tout d'abord de compléter la collection déjà réunie. Pour avoir d'autres spécimens des patois du Jorat nous avons enregistré des chansons fort bien chantées par MM. Alphonse Cherpillod (Vullierens) et Maurice Chappuis (Carrouge), ainsi qu'un texte en prose dit par M. Chappuis. M. Jaquenod a découvert à Gimel un vieillard qui a longtemps parlé le patois de la Côte ; il lui a fait préparer un texte dont hélas ! l'enregistrement a été renvoyé à deux reprises. Comme il est très désirable que ce patois, disparu maintenant, soit mis sur disque, nous irons peut-être l'enregistrer sur place. A Lavaux, M. Taverney a trouvé un bon témoin du patois local en la personne de M. Jules Bron, d'Épesses ; il lui a fait préparer une collection de dictons et proverbes qui a été enregistrée en juillet.

Nous avons ensuite passé à une région où nous n'avions pas encore recueilli de textes, celle dont Aigle est le centre. Aidés par M. Hasselrot, qui se voue depuis plusieurs années à l'étude des patois d'Ollon et des villages environnants, nous avons trouvé sans peine de bons témoins. Nous venons d'enregis-

trer des morceaux dit par MM. François Durand-Turel (Chesières), François Isabel (Ormonts-dessus), Alfred Neveu (Leysin), et Henri Perret-Bournoud (Yvorne). Plusieurs autres sont en préparation. Comme partout, nos patoisants de la région d'Aigle nous accueillent avec la plus grande amabilité et se mettent à notre disposition sans ménager ni leur temps, ni leur peine.

Nous avons bénéficié de l'appui moral et matériel du Département de l'Instruction publique du Canton de Vaud; de la Commission du Glossaire des patois de la Suisse romande, de la Société Académique Vaudoise, qui ont bien voulu nous continuer leurs subsides.

Mentionnons en terminant que nous avons eu le plaisir de voir un étudiant s'intéresser à nos travaux, se mettre à notre service et s'initier par un contact direct avec des patoisants à l'étude de nos patois. Il n'y a pas de meilleure école pour un futur romaniste.

G. B.

Programme 1935-1936

Conférences publiques.

Le mercredi 30 octobre, à 20 h. 30, à l'Aula du Palais de Rumine, M. A. Métraux, ethnographe et explorateur, attaché au *Bishop Museum, Center of Polynesian Research*, à Honolulu, donnera sous nos auspices une conférence avec projections lumineuses sur *L'île de Pâques* où, chargé de mission par le gouvernement français, il a récemment fait un long séjour pour en étudier les mystères ethnographiques et archéologiques.

Les lundi, jeudi, et lundi 4, 7, et 11 novembre à 20 h. 30, M. Edmond Gilliard fera à l'auditoire XV du Palais de Rumine trois causeries sous les titres suivants : *Trente ans d'enseignement, Les classiques et nous, Et encore du Pouvoir des Vaudois*. Le bénéfice net de ces causeries sera intégralement

versé au *Fonds Edmond Gilliard et des Etudes de Lettres*. Rappelons que les intérêts de ce fonds, lorsqu'il aura atteint un capital suffisant, serviront à offrir un voyage en France aux meilleurs élèves en français du Gymnase classique cantonal.

Dans le cadre des *Conférences académiques de Lausanne* patronnées par la Société Académique Vaudoise, notre société organise une conférence de M. le Comte Bégouen, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Toulouse, sur la *Préhistoire du Sahara*. Cette conférence, qui sera illustrée de projections, aura lieu le mercredi 4 décembre.

A l'occasion de son passage à Lausanne, M. le Comte Bégouen fera deux leçons sur la préhistoire destinées aux étudiants, sous les auspices de la Faculté des Lettres.

Le lundi 20 janvier 1936, à 20 h. 30, M. Emile Bréhier, professeur à la Sorbonne, parlera sous nos auspices de *L'imagination en métaphysique*.

Nous avons d'ores et déjà retenu M: André Maurois pour le mercredi 4 mars 1936.

Conférences de mise au point

Le samedi 12 octobre, M. Marcel Raymond, professeur de littérature française à l'Université de Bâle, a parlé de *L'explication des poètes*.

En janvier probablement, M. Pierre Kohler, professeur de littérature française à l'Université de Berne, fera une conférence sur *Les Lettres françaises et la Renaissance*.

Une troisième conférence, en langue allemande ou en langue anglaise, est prévue pour février. Elle n'a pas encore pu être organisée.

Colloques

Programme des travaux des colloques

Philosophie : M. G. Borel, *Blondel et sa conception de la philosophie chrétienne* (25 septembre); M. Pénido, privat-

docent, *St. Thomas et notre connaissance de Dieu I* ; M. H. Miéville, chargé de cours, *A propos du dogme trinitaire et de son histoire* (2 novembre) ; M. Pénido, *St. Thomas et notre connaissance de Dieu II* (16 novembre) ; M. le professeur A. Reymond, *Les rapports de la philosophie, de la théologie et de la philosophie religieuse* (7 décembre) ; M. M. Gex, *Quelques aspects du réalisme contemporain* (18 janvier 1936) ; M. A. Burnier, *La science morale, fonction des jugements de valeur* (15 février) ; M. M. Reymond, *La philosophie de M. A. Lalande et la vie de l'esprit* (21 mars) ; M. A. Diez, *Le mysticisme de la raison* (25 avril) ; M. le pasteur E. Mauris, *Le problème de la Création chez Leibniz* (16 mai) ; M. P. Bourl' honne, *Comment allier les tendances du mysticisme et du rationalisme ?* (20 juin).

Les séances du colloque de philosophie ont lieu au Séminaire II de l'Ancienne Académie (Maison Levade). Les membres de la société qui ne font pas encore partie du colloque de philosophie et désirent être convoqués à ses séances sont priés d'en informer la secrétaire du colloque, Mlle R. Virieux, 9, avenue du Grammont.

Langues anciennes :

Le 13 novembre, *Auguste et Horace*, par M. Michel Mayor, maître au Collège de Vevey (d'après l'ouvrage qui vient de paraître : *Auguste*, par Léon Homo) ; en janvier 1936, *La poésie de Sapho*, par M. A. Bonnard, professeur à l'Université ; en février 1936, *Frédéric Mistral, « humble écolier du grand Homère »*, par M. L. Meylan, Directeur de l'Ecole supérieure, à Lausanne ; en mars 1936, *La Sibylle*, par Mme Stilling (avec projections).
